



PAS DE MÉTHANE DANS MA CABANE

La décroissance

Le secrétaire général des Nations unies, [Antonio Guterres](#), s'est récemment indigné de l'indifférence des pays industrialisés face aux changements climatiques : « C'est de la folie, c'est un suicide collectif ». Pour François Jarrige et Thomas Le Roux, auteurs d'une histoire des pollutions à l'âge industriel, nous sommes engagés dans « une course à l'abîme ». ¹ Pour le Groupe d'experts intergouvernemental sur l'évolution du climat (GIEC), des « [changements fondamentaux](#) » s'imposent. Pour ramener les émissions de gaz à effet de serre à zéro

d'ici 2050, il faudra « une décroissance marquée de la demande en énergie et en ressources » ², selon l'analyse que fait le journaliste Alexandre Shields des conclusions du GIEC.

Il est de notoriété publique que les rapports du GIEC, scrutés à la loupe par les politiciens de la planète avant publication, sont marqués par la prudence. Que le GIEC parle de décroissance a donc de quoi faire réfléchir. En partant de ce qu'enseigne Yves-Marie Abraham ³, que peut-on apprendre à ce sujet ?

Premièrement, la décroissance prend acte, bien sûr, qu'« une croissance infinie dans un monde fini est impossible ». Il s'agit donc de produire moins pour respecter la reproduction des écosystèmes de notre planète. Produire moins a aussi un impact sur la quantité de déchets accumulés. Il faut donc sortir du productivisme.

Deuxièmement, la décroissance est une question de justice. Il est ici question de partager plus : avec les personnes qui vivent ici



et ailleurs, avec celles qui vont suivre, et avec les autres espèces vivantes.

Troisièmement, la décroissance passe par la démocratie et cela exige de décider ensemble. Pour décider de ce que nous allons produire et de la façon dont nous allons en assurer le partage, toutes et tous doivent avoir voix au chapitre. Il faut donc multiplier les centres de participation aux décisions. Plutôt que de subir la décroissance comme une conséquence de la folie dont s'alarme le secrétaire général des Nations unies, il faut choisir la décroissance que nous voulons.

Selon Serge Latouche, la sortie du productivisme peut prendre la forme d'un « cercle vertueux » en 8 R : « réévaluer, reconceptualiser, restructurer, relocaliser, redistribuer, réduire, réutiliser, recycler. » ⁴ notions qui nous sont de plus en plus familières.

« une croissance infinie dans un monde fini est impossible »

Mais comment la décroissance se démarque-t-elle du développement durable ? Après tout, ce dernier s'entend, comme on peut le lire dans la [Loi sur le développement durable](#), « d'un développement qui répond aux besoins du présent sans compromettre la capacité des générations futures à répondre aux leurs. »

La décroissance se démarque par l'idée de se donner des limites. Le développement durable, lui, ne renonce pas à la croissance de l'économie : « illimitation » de la production, de la consommation, de la production de déchets⁵; il propose un découplage entre la croissance de la production de biens et services, d'une part, et la ponction sur les ressources renouvelables et non renouvelables et l'accumulation des déchets d'autre part. On en parle souvent comme d'une « croissance verte ». Comme l'a dit une ancienne présidente du MEDEF (une organisation patronale représentant des entreprises françaises) citée par Serge Latouche : « Le projet que beaucoup de chefs d'entreprise veulent porter, c'est le projet du développement durable, c'est-à-dire de toujours faire de la croissance — le plus possible une croissance verte, une croissance durable »⁶. Mais jusqu'ici, il n'y a pas eu découplage.

Face à l'urgence, la décroissance est-elle une démarche radicale qui risque de ne pas aboutir à temps ? En fait, il ne s'agit pas d'élire un « parti de la décroissance » qui mettra en œuvre un programme de décroissance. Selon Serge Latouche, les 8 R « ne constituent pas, en tant que tel, un programme, mais un horizon de sens dans lequel peuvent s'inscrire des initiatives concrètes très diverses. »⁷ Pour Yves-Marie Abraham, il faut créer des « communs » effectivement autogérés qui ont pour noms « jardins collectifs, cuisines collectives, ateliers collectifs, universités populaires, cercles de lectures ou de tricot, coopératives d'habitation, etc. » Pour Nicolas Georgescu-Roegen, il s'agit entre autres « d'éviter soigneusement et, si nécessaire, de réglementer strictement tout gaspillage d'énergie tel que les excès de chauffage, de climatisation, de vitesse, d'éclairage, etc. »⁸ Le [GIEC](#), pour sa part, estime qu'il « faut éliminer le recours au charbon d'ici 2050, mais aussi réduire notre utilisation du pétrole d'au moins 60 % et notre utilisation du gaz naturel d'au moins 70%. »

¹ La contamination du monde, Éditions du Seuil, Points, 2017, p. 537.

² <https://www.ledevoir.com/environnement/643905/changer-le-monde-ou-somber-avec-lui>

³ Guérir du mal de l'infini, Écosociété, 2019.

⁴ Serge Latouche, La décroissance, Que sais-je ?, 2022, p. 51.

⁵ Ibid. p. 36.

⁶ Ibid. p. 30.

⁷ Ibid. p. 51.

⁸ La décroissance. Entropie - Écologie - Économie, Éditions Sang de la Terre, 2011 [1972], p. 148.



Pour ramener les émissions de gaz à effet de serre à zéro d'ici 2050, il faudra une décroissance marquée de la demande en énergie et en ressources ➤